

THÉÂTRE DE
L'AQUARIUM

REVUE DE PRESSE ////////////////
ANGELS IN AMERICA de Tony Kushner

PARIS 12^e 11 novembre → 6 décembre 2015 | Tél. 01 43 74 99 61
theatredelaquarium.com



THÉÂTRE DE
L'AQUARIUM
LA CARTOUCHERIE

PARIS 12^e

11 novembre → 6 décembre 2015

Angels in America

spectacle en 2 parties - à voir en intégrale ou séparément

texte **Tony Kushner**

traduction **Gérard Wajcman** avec la collaboration de **Jacqueline Lichtenstein**

mise en scène **Aurélie Van Den Daele** (artiste associée)

dramaturgie **Ophélie Cuvinot-Germain**, assistantat à la mise en scène **Mara Bijeljac**,
lumière-vidéo-son-scénographie **Collectif INVIVO Julien Dubuc, Grégoire Durrande,**
Chloé Dumas, costumes **Laetitia Letourneau**

avec **Antoine Caubet, Émilie Cazenave, Grégory Fernandes, Julie Le Lagadec,**
Alexandre Le Nours, Sidney Ali Mehelleb, Pascal Neyron, Marie Quiquempois

« Il y a des auteurs qui veulent changer le monde. Il y en a d'autres qui veulent révolutionner le théâtre. Tony Kushner est des plus rares : un auteur qui a le talent de faire les deux. »

The New York Time

production → DEUG DOEN GROUP. Co-production → Théâtre de l'Aquarium, La Ferme de Bel Ebat – Théâtre de Guyancourt, Le Théâtre de Rungis, le Groupe des 20-Théâtres en Île-de-France. Avec l'aide d'Arcadi Île-de-France / dispositif d'accompagnements.

DANS LA PRESSE ET SUR LE WEB, ON EN PARLE !

Réalité, rêves, hallucinations, tout se mêle dans une scénographie somptueuse (...) la mise en scène d'Aurélie Van Den Daele célèbre la puissance du théâtre.

Anne Cassou-Noguès, **Les Trois Coups**

LES TROIS COUPS
LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT

Aurélie Van Den Daele signe une belle mise en scène, intelligente et profonde, esthétiquement très réussie (...) Avec un casting de qualité.

Frédéric Martel, **France Culture**



L'intrigue d'*Angels in America* est si intelligemment articulée et les personnages si bien dessinés qu'on ne sent pas passer les quatre heures et demie de représentation (...) Bravo à François Rancillac d'avoir choisi pour artiste associée Aurélie Van Den Daele, metteure en scène promise à un grand avenir.

Jacques Nerson, **Le Nouvel Observateur**

Le nouvel
Observateur

Aurélie Van Den Daele met bien en exergue la problématique du racisme latent dans la société américaine. Juifs contre Noirs. Gays contre Hétéros. Et c'est passionnant car nous ne sommes plus dans les années 80, mais aujourd'hui. On entend parler de races, et cela fait frémir.

Stéphane Capron, **Scene Web**

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

La précision et l'attention portées sur les personnages par l'auteur puis par la metteure en scène en font des figures quasi majestueuses et hypnotiques.

Le Souffleur



La Terrasse

Angels in America

Metteure en scène associée au Théâtre de l'Aquarium, Aurélie Van Den Daele donne chair, voix et souffle à une formidable version d'*Angels in America* de Tony Kushner. Identité, maladie, amour, religion : retour sur l'Amérique reaganienne des années 1980.

C'était hier ou, plus exactement, il y a 30 ans. Au milieu des années 1980. Le président républicain Ronald Reagan dirigeait les États-Unis depuis le début de la décennie, défendant les valeurs du libéralisme économique et de la morale conservatrice. Les premiers malades du sida commençaient à tomber, décimant tout un pan de la communauté homosexuelle. Œuvre monumentale écrite en 1987 (la première partie – *Millennium Approaches* – a été créée à San Francisco en mai 1991, la seconde – *Perestroika* – à Los Angeles en novembre 1992), *Angels in America* nous replonge dans cette époque charnière qui annonçait, à maints égards, les errances de notre début de XXI^e siècle. En mettant en scène une version resserrée de la pièce du dramaturge américain Tony Kushner (les deux parties du spectacle peuvent être vues lors d'intégrales ou de représentations séparées), la jeune Aurélie Van Den Daele vient nous redire la grandeur et la puissance de cette fresque humaine, historique, mythologique. Elle le fait avec une intelligence et une habileté qui forcent le respect.

Une « fantaisie gay sur des thèmes nationaux »

Angels in America est pourtant un texte dont l'ampleur nécessite plus que de la maîtrise. Il faut, pour donner corps à la quantité impressionnante de lignes narratives et thématiques contenues dans cette œuvre-fleuve, faire preuve d'une bonne dose d'inspiration. Il n'en manque pas à la metteure en scène associée au Théâtre de l'Aquarium. Au sein d'un dispositif scénique alliant force et ingéniosité (lumière, vidéo, son et scénographie sont du Collectif INVIVO), la remarquable troupe de comédien-ne-s réunie par Aurélie Van Den Daele (Antoine Caubet, Emilie Cazenave, Grégory Fernandes, Julie Le Lagadec, Alexandre Le Nours, Sidney Ali Mehelleb, Pascal Neyron, Marie Quiquempois) ne se contente pas d'investir les destins croisés des personnages composant cette « fantaisie gay sur des thèmes nationaux », elle en réinvente tous les souffles de vie. Plongés, 4h30 durant – entre quotidien et bouffées d'imaginaire, pointes d'humour et gravité – dans un maelstrom d'émotions et de panoramas humains, nous suivons pas à pas les nuits et les jours d'êtres aux destins chaotiques : homosexuels, mormons, juifs, noirs, malades du sida, électeurs républicains... Tout cela est d'une grande beauté et d'une grande exigence. À l'image du travail exemplaire effectué par François Rancillac, depuis 2009, à la tête du Théâtre de l'Aquarium.



Théâtre du blog

Angels in America

***Angels in America* de Tony Kushner, traduction de Gérard Wajcman et Jacqueline Lichtenstein, mise en scène d'Aurélien Van Den Daele**

Nous avons beaucoup apprécié *Peggy Pickit voit la face de Dieu* de Roland Schimmelpfennig (voir Le Théâtre du blog) présenté en novembre 2014 par Aurélien Van Den Daele à l'Aquarium, un théâtre généreux qui prend le risque d'accueillir la jeune création.

Angels in America (1991), de par son écriture complexe et ses thématiques, ses références multiples, historiques et esthétiques, est difficile à cerner, tant elle échappe à une unité stylistique et narrative. En deux parties, *Le Millenium approche* et *Perestroika*, *Angels in America* aborde, à la manière d'une série en plusieurs saisons, les destins croisés de personnages pris dans le tourbillon d'une époque charnière. Comme dans un feuilleton, les scènes, courtes, se succèdent dans un habile tuilage.

Nous sommes à New York, en 1985, sous la présidence de Ronald Reagan, à l'apogée du libéralisme républicain triomphant, quand apparaît le sida, un mal furtif qui sème la mort parmi les homosexuels. Dans ce contexte historique, pour rendre l'impression que « partout les choses s'effondrent » et que « l'univers est une tempête de sable », l'auteur fait appel au fantastique, avec l'irruption intempestive d'événements surnaturels dans le réel qui témoigne d'un monde chaotique, au bord de l'apocalypse.

En préambule de *Le Millenium approche*, une oraison funèbre, prononcée par un rabbin, donne à ce premier volet une tonalité sinistre. Dans les courtes scènes d'exposition qui suivent, on apprend que Prior Walter est atteint du VIH : « Kaposi, le baiser carmin de l'ange de la mort ». Son compagnon, Louis, juif et démocrate, l'abandonne lâchement, rongé par la culpabilité. Dans le même temps, l'avocat Joe Pitt, un mormon, se voit offrir une promotion par son mentor, Roy Cohn, avocat corrompu et tout puissant, artisan de la condamnation à mort des époux Rosenberg, au moment du maccarthysme. Joe Pitt hésite car son épouse Harper, dépressive, a sombré dans les vapeurs hallucinogènes du valium... Républicain et bien pensant, il révèle son homosexualité à son entourage, tandis que Roy Cohn, farouche pourfendeur des gays, apprend que le sida l'a frappé... Belize, un infirmier noir, ex-amant de Prior, drag-queen à ses heures, fait la morale à Louis. Le même acteur, Sidney Ali Mehelleb, joue aussi M. Lies, un agent de voyage qui envoie Harper dans un Antarctique fantasmé.

La pièce-fleuve de Tony Kushner, sous-titrée *Fantaisie gay sur des thèmes nationaux*, aborde l'hypocrisie et l'hybris d'une société en pleine décomposition, et décrit en même temps, à travers des personnages-types, les multiples

postures face à l'homosexualité et aux questions du « genre ».

Les protagonistes de cette tragi-comédie baroque vivent hantés par leurs propres fantômes, anges ou démons. L'œuvre a connu de nombreuses adaptations : une série télévisée avec Al Pacino en Roy Cohn et Meril Streep en fantôme d'Ethel Rosenberg ; un opéra, musique de Peter Eötvös a été mis scène par Philippe Calvario; et bien des réalisations théâtrales dont celles de Krzysztof Warlikowsky et d'Armel Roussel...

C'est une véritable gageure de s'emparer de ce texte kaléidoscopique qui fait appel à tous les registres et moyens du théâtre. Aurélien Van Den Daele a choisi, elle, de situer les séquences dans un espace unique, délimité en fond de scène par un long rideau à lanières. Avec des aires de jeu aléatoires et non figurées par un décor.

Il appartient aux spectateurs d'imaginer, selon les répliques, qu'on se trouve dans un bureau, un appartement, à Central Park à New York... Les éclairages font la différence pour situer les moments surnaturels. Cette configuration permet une fluidité et une chorégraphie des mouvements qui assurent le passage d'une scène à l'autre, voire la simultanéité des actions. (...) Antoine Caubet qui campe un Roy Cohn impressionnant de puissance. Mais son jeu monolithique laisse peu filtrer les failles de ce géant au pied d'argile. Émilie Cazenave, en Harper, et Pascal Neyron, en Joe, constituent un couple assez abstrait. Grégory Fernandes est un Louis pleutre et émouvant...

Dans l'ensemble, cette galerie de portraits aux sorts mêlés, se laisse voir et, même s'il manque au spectacle, une certaine folie jubilatoire, on suit avec beaucoup d'intérêt cette saga de deux heures pour chaque volet que l'on peut voir séparément ou en intégrale, soit quelque quatre heures et demi, car sa structure dramatique ménage un constant suspense. Si bien qu'à la fin de la première partie, on sort suffisamment motivé pour vouloir en connaître la suite que nous n'avons pu voir mais dont vous rendra compte ici Julien Barsan.

Cette paranoïa millénariste, distanciée et teintée d'humour, de la pièce résonne à plein, et de manière salutaire, face aux récents fléaux qui frappent le monde occidental...

Le nouvel **Observateur**

Les années sida

**ANGELS IN AMERICA, DE TONY KUSHNER.
JUSQU'AU 6 DÉCEMBRE. THÉÂTRE DE L'AQUARIUM.**

Vingt ans ou presque après sa création au Festival d'Avignon par Brigitte Jaques-Wajeman, cette pièce américaine alors unanimement applaudie allait-elle nous toucher encore ? D'autant que Tony Kushner l'a écrite en un temps où les sidéens étaient des condamnés à mort. Par bonheur on n'en est plus là, on ne meurt plus du sida dans les pays riches. Eh bien, l'intrigue d'« Angels in America » est si intelligemment articulée et les personnages, si bien dessinés qu'on ne sent pas passer les quatre heures et demie de représentation (en intégrale).

Antoine Caubet interprète Roy Cohn, personnage shakespearien, avocat républicain proche de Reagan, homophobe en public mais homosexuel en privé, et qui, malgré l'AZT qu'il s'était illégalement procuré, mourut d'un sida masqué en cancer du foie. De même qu'est shakespearien, le soin qu'a Kushner de ne pas condamner l'atroce dérobade de Louis qui, submergé de dégoût, ne trouve pas la force d'accompagner son bien-aimé jusqu'au bout. Shakespearien encore, ce fou noir ou plutôt cette folle, Belize, l'infirmier drag-queen qui compatit à la souffrance de son pire ennemi.

Bravo à François Rancillac d'avoir choisi pour artiste associée Aurélie Van Den Daele, metteure en scène promise à un grand avenir. Reste à espérer qu'ils seront maintenus à l'Aquarium.

Jacques Nerson
le 26 novembre 2015

Aurélie Van Den Daele met en exergue la dimension politique de *Angels in America*

La pièce de Tony Kushner a connu de multiples adaptations, à l'opéra, à la télévision et évidemment au théâtre. Elle a souvent été le porte drapeau de la communauté gay. Aurélie Van Den Daele rend à cette épopée fleuve sa valeur universelle et politique.

Tous les personnages de la pièce jouent au bowling quand le public entre dans la salle. C'est l'insouciance du pays de la liberté. Les premières scènes montrent des personnages radicaux comme le rabbin (Julie Le Lagadec) et Roy, l'avocat républicain qui nie son homosexualité (Antoine Caubet). Le poids de la religion et du libéralisme républicain pèsent sur cette Amérique puritaine et religieuse de l'ère Reagan qui va découvrir avec l'arrivée du SIDA qu'elle n'est pas à l'abri d'une catastrophe.

L'espace est divisé en deux, il y a des fauteuils d'une salle d'attente à jardin et une pièce vitrée à cour. Au fond, un rideau facilite les entrées et les sorties des comédiens et donne de la profondeur au plateau, un écran lumineux annonce les scènes.

Angels in America est une pièce engagée et militante. Les passages oniriques avec les anges sont secondaires. « Comment être de gauche aux Etats-Unis ? » c'est la difficile question à laquelle est confrontée Louis, l'un des héros de l'histoire. Aurélie Van Den Daele met bien en exergue la problématique du racisme latent dans la société américaine. Juifs contre Noirs. Gays contre Hétéros. Et c'est passionnant car nous ne sommes plus dans les années 80, mais aujourd'hui. On entend parler de races, et cela fait frémir.

Les scènes d'amour entre Louis (Grégory Fernandès) et Joe, l'avocat mormon qui se cherche sexuellement (Pascal Neyron) sont d'une belle tendresse. On a envie de venir se lover avec eux ! La musique tient une part essentielle, de *Frankie Goes To Hollywood* à George Michael en passant par David Bowie et son mythique *Heroes*, ses titres nous rappellent de bons souvenirs. On passe un bon moment. Il y a une belle énergie sur scène.



Le dramaturge Tony Kushner est à l'honneur au Théâtre de l'Aquarium, Cartoucherie de Vincennes, avec la création d'*Angels in America*.

Belle mise en scène que signe Aurélie Van Den Daele, intelligente, profonde, esthétiquement très réussie.

Magnifique Grégory Fernandez dans le rôle de Louis et Sydney Ali Mehelleb efficace aussi dans le rôle de Belize : un casting de qualité.

On aime la scène des balles de ping pong, belle scénographie, la musique choisie est superbe, sans parler de cette pièce écrite en 1991, qui reste d'une actualité étonnante sur la maladie, la violence, l'insouciance transformée en drame tout à coup et la peur d'une société quand elle a perdu son sens de la solidarité.

Angels in America étant à mes yeux l'une des meilleures pièces des États-Unis depuis ces 20 dernières années, une pièce sur le sida, la question juive, sur la droite conservatrice américaine aussi...

Angels in America se joue au théâtre de l'Aquarium jusqu'au 6 décembre.

Frédéric Martel
le 22 novembre 2015

Hier au théâtre

L'Amérique aux ailes modernes d'Aurélie Van Den Daele

Tout démarre comme une partie de bowling insouciant sur le son langoureux de « Let's dance ». L'Amérique, terre des libertés... Jusqu'à ce que le SIDA s'invite à la fête et ravage tout sur son passage. Avec *Angels in America*, Tony Kushner brosse le portrait d'un continent en perte de repères, où la morale reaganienne étouffe le cri de détresse d'une population en proie au racisme, à l'homophobie et à l'incompréhension généralisée. Au Théâtre de l'Aquarium, la jeune Aurélie Van Den Daele prend à bras le corps cette fresque de quatre heures trente et relève le défi d'en assumer les ramifications diverses et variées, du politique à l'intime ; du soap-opera au drame ; de la comédie au fantastique. Une artiste à suivre de très près.

Un kaddish en guise d'ouverture ; un kaddish en guise de conclusion. La prière aux morts juive encercle *Angels in America* comme la promesse d'un réconfort apaisé après la fin. Le poids de la menace et de l'incompréhension pèse comme une soupape de plomb sur les personnages en présence : d'un côté Louis et Prior voient leur amour mis à l'épreuve par la maladie ; de l'autre, Joe et Harper traverse une grave crise conjugale (lui, vit dans le déni de son homosexualité et elle, se réfugie dans le Valium). Ajoutons à ce quatuor en crise, Roy, un avocat véreux qui refuse d'être stigmatisé comme homosexuel et Belize, un infirmier noir exemplaire mais à la marge.

En 1985, le SIDA s'est métamorphosé en ange de la mort. La maladie fait peur, aucun remède ne parvient à endiguer le mal. Macro-métaphore d'une société à la dérive, qui se cherche, cet immense tableau de l'Amérique évoque tout aussi bien les années 80 que notre monde d'aujourd'hui, peut-être encore plus effrayé par les récentes catastrophes.

Beau parterre d'anges

Aurélie Van Den Daele retranscrit plutôt bien les multiples facettes de la saga de Kushner : fresque ultra réaliste, plongées oniriques version X-Files, entrée dans les arcanes du pouvoir, débats raciaux et disputes conjugales... En s'appuyant sur la construction en feuilleton télé de la pièce, la jeune

metteur en scène tient son public en haleine. Des effets d'annonce inaugurent chaque chapitre (en V.O. s'il-vous-plait) sur un étroit rectangle électronique. Bien trouvé et très efficace.

La scénographie aride et aseptisée, avec quelques chaises à jardin et une grande cage vitrée à cour (sans oublier le fameux distributeur de canettes) permet de pallier habilement à la multiplication des espaces.

Le plus important dans ce genre de folle aventure (cinq heures tout de même) consiste évidemment à soigner la distribution. Il faut trouver des comédiens habiles à délivrer une palette d'émotions intense sans verser dans le pathos ou la sitcom. Pari gagné. On suit avec passion le déclin de Prior enrayé par son illumination mystique d'angéologue (déchirant et révolté Alexandre Le Nours), la lâcheté de Louis (piquant Grégory Fernandes), les incertitudes de Joe, l'avocat mormon républicain (touchant et sympathique Pascal Neyron), les rêves d'évasion d'Harper (subtile Émilie Cazenave), la bonne humeur communicative de Belize (Sidney Ali Mehelleb, délicieusement outrancier), la rage honteuse de Roy (volcanique Antoine Caubet)... Saluons aussi Julie Le Lagadec, polymorphe accomplie dans le rôle du rabbin, de la mère de Joe ou d'Ethel Rosenberg, le fantôme qui hante Joe. Marie Quiquempois se distingue dans la partition difficile et hallucinée de l'ange-Vénus.

Avec *Angels in America*, Aurélie Van Den Daele ne cache pas ses ambitions. Elle s'est attaquée avec force et courage à un gros morceau et le résultat est tout à fait séduisant car débordant de générosité. Ce travail établit des parallèles vertigineux entre l'Amérique de Reagan et notre présent soumis à des catastrophes en chaîne. Bel acte politique et poétique de monter en ces temps sombres une pièce frappante d'actualité et pleine d'espoir et de vie malgré un sujet bien sombre.

Thomas Ngo-Hong-Roche
novembre 2015

FRANCE Catholique

« ANGELS IN AMERICA » BOUILLONNEMENT

Même si on ne partage pas les théories exposées, cette pièce est bien jouée et met à nu les interrogations d'une société en pleine panique et mutation. C'est un document sociologiquement important, même si chaque personnage est bien fêlé, une façon de montrer le délire qui nous envahit.

D'un point de vue esthétique, ce spectacle est très réussi. On croit complètement au jeu des comédiens, notamment celui du personnage de Roy, exceptionnel. Les dialogues, parfaitement contemporains au point de faire une large part à l'argot, sont on ne peut plus oraux, donc crédibles. Les effets (lumières, chute d'accessoires...) sont nombreux mais toujours à propos, de même que les scènes de nus. La longueur de la pièce (quatre heures) ne se ressent pas tant le rythme est bien maîtrisé.

La pièce, qui décrit le désarroi de quelques hommes et femmes au début des « années sida », traduit parfaitement les interrogations et la panique sourde qui s'empare de chacun. Elle est en même temps un examen de conscience de la société américaine. Sans concession, car tout y passe, du racisme au rejet des malades en passant par une critique en règle de la politique des Républicains (la pièce a été écrite sous l'ère Reagan).

Elle met en valeur la force de vie qui anime chacun, malgré ses contradictions, et la façon dont tous se posent des questions essentielles et y répondent en bricolant leur vie comme ils peuvent. Les dialogues sont toujours vifs et souvent comiques. Ainsi peut on entendre « -Je suis mormone. -Je suis homosexuel. », « je veux mourir, le pire, c'est la vie... faite d'horreurs ». Les interrogations philosophiques et religieuses traversent toute la pièce, et sont aussi détonantes que le reste du texte. « Je ne sais plus ce que je crois », dit l'un, tandis que l'autre, juif, lui assène : « Les catholiques croient au pardon, les juifs, eux, croient à la culpabilité ».

De ce dernier point de vue, la pièce est particulièrement intéressante, mais il ne faut pas se méprendre sur le terme, qui est utilisé ici d'un strict point de vue sociologique. Dieu est sans cesse amené dans le débat, mais pour mieux l'écarter de l'action des hommes. Un ange intervient pour sacrer un des personnages en tant que prophète (mais la prophétie ne serait-elle pas le virus lui-même, s'interroge ce dernier). Ainsi, même si on n'adhère pas aux théories soutenues (qui dérivent souvent de débats ayant lieu dans la religion juive, car la pièce est également marquée par ce contexte) ou si on se sent violenté par les scènes explicites de drague homosexuelle (mais qui ne tombent jamais comme un cheveu sur la soupe), on ne peut qu'être intéressé par la façon dont une société en plein bouillonnement s'interroge ou se trouve une mystique aux accents anarchistes (Dieu est évacué) ou païens (place prédominante de la sexualité à rapprocher des anciens cultes de la fécondité) tout en acceptant l'idée du divin et de la prière.

La seconde partie de la pièce est bien moins violente que la première, ce qui n'est pas un mal car, pour peu que l'on soit perméable aux émotions émises par le plateau, on est assez secoué. Bref, on a là une pièce riche et forte, très bien interprétée, souvent moralement dure, mais que les amateurs avertis apprécieront.

Pierre François
le 27 novembre 2015

« Angels in America », de Tony Kushner au Théâtre de l'Aquarium à Paris.

Étonnement détonant.

D'un point de vue esthétique, ce spectacle est très réussi. On croit complètement au jeu des comédiens, notamment celui du personnage de Roy, exceptionnel. Les dialogues, parfaitement contemporains au point de faire une large part à l'argot, sont on ne peut plus oraux, donc crédibles. Les effets (lumières, chute d'accessoires...) sont nombreux mais toujours à propos, de même que les scènes de nus. La longueur de la pièce (quatre heures) ne se ressent pas tant le rythme est bien maîtrisé.

La pièce, qui décrit le désarroi de quelques hommes et femmes au début des « années sida », traduit parfaitement les interrogations et la panique sourde qui s'empare de chacun. Elle est en même temps un examen de conscience de la société américaine. Sans concession, car tout y passe, du racisme au rejet des malades en passant par une critique en règle de la politique des Républicains (la pièce a été écrite sous l'ère Reagan).

Elle met en valeur la force de vie qui anime chacun, malgré ses contradictions, et la façon dont tous se posent des questions essentielles et y répondent en bricolant leur vie comme ils peuvent. Les dialogues sont toujours vifs et souvent comiques. Ainsi peut-on entendre « -Je suis mormone. -Je suis homosexuel. », « je veux mourir, le pire, c'est la vie... faite d'horreurs ». Les interrogations philosophiques et religieuses traversent toute la pièce, et sont aussi détonantes que le reste du texte. « Je ne sais plus ce que je crois », dit l'un, tandis que l'autre, juif, lui assène : « Les catholiques croient au pardon, les juifs, eux, croient à la culpabilité ».

De ce dernier point de vue, la pièce est particulièrement intéressante, mais il ne faut pas se méprendre sur le terme, qui est utilisé ici d'un strict point de vue sociologique. Dieu est sans cesse amené dans le débat, mais pour mieux l'écarter de l'action des hommes. Un ange intervient pour sacrer un des personnages en tant que prophète (mais la prophétie ne serait-elle pas le virus lui-même, s'interroge ce dernier). Ainsi, même si on n'adhère pas aux théories soutenues (qui dérivent souvent de débats ayant lieu dans la religion juive, car la pièce est également marquée par ce contexte) ou si on se sent violenté par les scènes explicites de drague homosexuelle (mais qui ne tombent jamais comme un cheveu sur la soupe), on ne peut qu'être intéressé par la façon dont une société en plein bouillonnement s'interroge ou se trouve une mystique aux accents anarchistes (Dieu est évacué) ou païens (place prédominante de la sexualité à rapprocher des anciens cultes de la fécondité) tout en acceptant l'idée du divin et de la prière.

La seconde partie de la pièce est bien moins violente que la première, ce qui n'est pas un mal car, pour peu que l'on soit perméable aux émotions émises par le plateau, on est assez secoué. Bref, on a là une pièce riche et forte, très bien interprétée, souvent moralement dure, mais que les amateurs avertis apprécieront.

LES TROIS COUPS

- LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT -

Les années 1980, si loin, si proches

« Angels in America » est une pièce de 1991 située en 1985. On met rarement en scène cette période au théâtre. On lui préfère les classiques ou l'actualité. Pourtant, la pièce de Tony Kushner nous questionne sur la société contemporaine et notre rapport à la maladie, en nous offrant un léger recul, propice à la réflexion.

Il est difficile de résumer une intrigue foisonnante qui met en scène de très nombreux personnages, dont aucun ne peut clairement endosser le rôle de protagoniste. En effet, il n'y a pas de personnage principal dans cette histoire. Ce n'est pas plus Prior, qui meurt du sida loin de son petit ami, Louis, que Roy Cohn, avocat véreux, homophobe et antisémite, qui refuse d'accepter qu'il est lui aussi malade du sida, ou Harper, jeune épouse de Joe, qui oublie dans le Valium ses problèmes conjugaux. Outre ces personnages, dont certains à l'image de Roy Cohn sont historiques, d'autres purement fictifs, on croise dans la pièce des êtres surnaturels, et notamment un ange, d'abord une voix, puis une incarnation. Réalité, rêves, hallucinations, tout se mêle dans une scénographie remarquable.

Ces différentes figures sont autant de postures face à l'homosexualité d'une part, au sida d'autre part. En 1985, dans une Amérique reaganienne, le rapport à la sexualité est complexe. Certains, comme Prior, Louis ou même Belize, ancien travesti, affichent plus ou moins ouvertement leur homosexualité. D'autres, comme Roy Cohn ou Joe, la nient. Bien sûr, la société a évolué et pourtant... Les manifestations autour du mariage pour tous, les agressions répétées contre des couples de même sexe, laissent à penser qu'il n'est pas si facile aujourd'hui de vivre une sexualité qui apparaît encore hors norme. Le sida a d'abord été considéré comme la maladie des homosexuels, voire, pour certains, comme leur punition. On sait désormais que tel n'est pas le cas. Pourtant, une fois de plus, le retour sur les années 1980 n'a pas seulement une fonction documentaire. Il rappelle combien les recherches médicales sur le sida sont déterminantes. Roy Cohn teste l'A.Z.T., traitement qui est toujours utilisé dans le cadre de la trithérapie pour ceux qui sont atteints du sida. On aimerait que la science l'emporte sur la maladie, qu'elle l'éradique. Mais elle échoue. Le rapport au syndrome immunodéficient reste une affaire de responsabilité, de contrôle des risques. Il n'est pas réduit à une question scientifique. La pièce met en scène les années 1980, mais ce n'est pas une pièce sur le passé. Elle interroge

le présent, dans ce qu'il a d'inquiétant, de tourmenté et d'éminemment humain.

La télévision contre le théâtre

Cette pièce de Tony Kushner, qui a remporté de nombreux prix, a été adaptée à la télévision, sous forme de minisérie. En effet, le découpage en épisodes, la multiplicité des lieux, l'association du réel et du merveilleux sont autant d'éléments qui invitent à l'adaptation cinématographique ou télévisuelle. Pourtant, la mise en scène d'Aurélien Van Den Daele célèbre la puissance du théâtre. La scénographie d'Ophélie Cuvinot-Germain est somptueuse. Elle parvient à réunir sur un même plateau plusieurs domaines. Ce procédé pourrait accentuer la confusion des intrigues et des personnages, mais il n'en est rien. Le décor esquisse des lieux reconnaissables sans chercher à les reconstruire. La conception de l'espace laisse une large place à l'imagination, tout en lui offrant un support rassurant. De plus, elle propose des images magnifiques qui ont une valeur esthétique en tant que telles, et pas seulement par ce qu'elles représentent. Enfin, elle accorde une grande liberté de mouvement aux comédiens. Les différents personnages ont chacun une manière d'habiter la surface de jeu. Antoine Caubet, qui incarne un avocat à qui rien ne résiste, est tout en gesticulation. Son corps et sa voix semblent emplir tout l'espace. Émilie Cazenave, Harper, jeune femme perdue, déconnectée du réel par l'usage excessif de Valium, occupe en revanche une toute petite superficie. Ce sont les accessoires qui l'entourent (arbre gonflable, ballons...) qui la dominent et l'écrasent. Les scènes de violence et d'affrontement sont également remarquables. Plus qu'aucune autre, elles rappellent que le théâtre est un art vivant, porté par des êtres de chair et de sang.

Anne Cassou-Noguès

le 13 novembre 2015

Angels in America, de Tony Kushner, mise en scène d'Aurélie Van Den Daele, au Théâtre de l'Aquarium

Angels in America, vaste fresque des années Reagan, les années 80, et la volonté politique d'une restauration morale, des valeurs familiales, de l'instauration d'un libéralisme économique outrancier. Et l'apparition du sida. Le pays de la liberté et de la violence. Violence sociale, raciste, sexuelle que la maladie révèle. Le destin croisé de Prior et Louis, amants confrontés à la maladie, de la lâcheté de ce dernier. De Joe et Harper, couple mormons à la dérive. De Belize, infirmier militant, noir et homosexuel, confronté au racisme et à l'homophobie. Roy, avocat véreux, homophobe. Tous se déchirent, s'aiment et se haïssent. Tous se battent contre eux-mêmes et contre la maladie. Le sida réveille les peurs, troue les ventres de trouille, déchaîne les passions et les colères. Réveille et convoque les fantômes qui attendent leur heure. Fait surgir les anges. Une vision des années 80 entre réalisme et hallucination sous valium. Les palmiers poussent sur la banquise en plein Brooklyn. Tony Kushner brosse un portrait acide, âpre, des années 80 américaines. Et se joue avec malignité de la théâtralité. Cette pièce est un monstre, une chimère qui jongle avec les codes théâtraux. C'est du théâtre avant toute chose par sa forme hybride mais qui trouve son unité et sa raison par son propos percutant et pertinent.

Aurélie Van Den Daele s'empare de tout ça et ne s'effraie visiblement pas de la tâche à accomplir devant cette fresque de près de 4h30. C'est tambour battant qu'elle mène sa mise en scène. Avec beaucoup d'idées, de simplicité et d'intelligence. Décor dépouillé et scénographie astucieuse, emboitant deux espaces en un seul, permettant une grande fluidité dans les enchaînements de scènes, parfois simultanées. Les sauts temporels, nombreux, les espaces démultipliés, les pièges scénographiques et dramaturgiques semés par Tony Kushner trouvent leur solution de façon efficace et simple. Avec de jolies trouvailles quand une pluie de balles de ping-pong tombe des cintres et figure la neige. Parce que sans doute est-ce ainsi qu'Harper se représente la neige dans les rues froides de Brooklyn...

Les années 80 sont esquissées, juste soulignées, avec justesse et n'empêchent ainsi nullement des

références contemporaines. On ne s'étonne donc pas de téléphones portables ou d'ordinateurs utilisés par nos personnages. Avec une pointe d'humour quand un très vieux rabbin sort son iPad dernier cri... Parce que justement ce que réussit Aurélie Van Den Daele c'est de marquer par petite touche indirecte le prolongement entre ces années reaganienne et nos années contemporaines. Sans évacuer les années 80 mais en les suggérant, sans plus, pour ne pas étouffer la pièce dans cette référence première. En s'attachant davantage au contenu. Car au niveau du discours, combien sans doute notre malaise aujourd'hui, nos disfonctionnement émergèrent en partie de cette révolution sociétale et économique et pour laquelle le sida sans nul doute a contribué, dans un sens et dans un autre, à bouleverser la donne.

Belize en est le marqueur qui préfigure la lutte pour des droits aujourd'hui acquis mais encore fragiles. Qu'il soit noir et homosexuel n'appuie, avec une ironie féroce, qu'un peu plus le propos. Et la peur de Roy envers celui qu'il considère comme une tante, sa haine n'est que la peur d'une majorité envers une minorité qu'elle considère sciemment comme dangereuse. Nous y sommes encore, plus que jamais, aujourd'hui.

Aurélie Van Den Daele décortique avec minutie la complexité des rapports au monde, à la société et entre ceux qui en sont les protagonistes et combien notre besoin de classification échappe à la réalité. Les personnages de Tony Kushner sont certes des stéréotypes, mormons, juifs, homosexuels, drogués, malades... mais ont une vraie épaisseur, une complexité psychologique. Les comédiens, dans un bel ensemble, sans effets inutiles, et dans une vivacité de jeu étonnante – pas de temps mort – démontent et remontent la mécanique des rapports qui les lient entre eux, entre violence, passion et intérêt sans plus se soucier du contexte historique en arrière-plan, présent sans être pesant. Dégagés de ce carcan, ils donnent à cette pièce incroyable et dense une actualité indéniable par son propos corrosif et humainement sensible.

Angels in America

Du résumé d'une fantaisie vertigineuse...

Au départ, il faut parler d'un texte, d'un grand texte écrit en 1992, considéré par certains comme une des œuvres majeures de la fin du XX^{ème} siècle ; et il y a de quoi.

Fresque historique en deux parties, théâtre épique mêlant des événements surnaturels à un diagnostic social et politique de l'Amérique des années Reagan, Tony Kushner brasse les communautés (religieuses, sexuelles, sociales, ethniques), les états d'esprit d'une période où la marginalisation d'une frange de la société va de pair avec le contexte républicain. Émergence et premiers effrois du Sida, questionnement sur le divin, addiction aux bien-pensants d'une société, aux antidépresseurs d'une société, aux mensonges et au cynisme de certains hommes puissants habités par des combats immoraux ; tous ici se rencontrent de San Francisco à Salt Lake City, en passant par New-York et Washington.

Prior Walter est atteint du sida et voit peu à peu son compagnon, Louis Ironson l'abandonner, pris de panique à l'idée de devoir faire tous les jours avec la mort à venir de celui qu'il aime, abandon inexcusable qu'il tente de faire passer pour un combat existentiel « pour la vie, pour l'espoir », tandis que Prior voit ses bras bleuir et les lésions faire légion.

Joe Pitt, avocat républicain et mormon se révèle peu à peu à son homosexualité et obtient par l'entremise de son mentor Roy Cohn une « promotion » pour intégrer le Ministère de la Justice à Washington. Opportunité ou traquenard, il hésite toujours plus devant l'état de sa femme Harper, laquelle submergée par des phases de désespoir incontrôlable se shoote au Valium pour ne pas voir sa misérable vie de femme au foyer défilier sous ses yeux. Dans sa tête, elle prend des avions et part en Antarctique, rêve de rencontrer un esquimau qui soit un homme, un vrai, parle à Prior dans ses rêves et reste cloîtrée chez elle, pour ne pas voir l'angoissant monde réel périliciter sous ses yeux.

Ces deux couples phare de la pièce de Kushner, se tenant de part et d'autres des frontières de la norme vont voir leur fragile équilibre – qui tenait sur beaucoup de mensonges – vaciller et s'effondrer cruellement, sans que l'un d'entre eux ne puisse se relever avec un visage semblable.

Voilà pour la pièce, présentée ici à grands coup de pinceaux, mais qui est un texte admirable, absolument admirable.

... Sublimée par l'intelligence et l'exigence de la mise en scène

Arrive par-dessus le marché la mise en scène - coup de maître d'Aurélien Van den Daele qui prend le pari de nous faire voyager pendant 4h20 au Théâtre de l'Aquarium, et y parvient en un tour de main. Le spectacle nous a pour le moins saisi de bout en bout, et à l'exercice consistant à chercher la petite bête nous sommes bien mauvaises ce soir-là. Pour commencer, l'équipe sur le plateau est tout simplement bluffante, tous si proches des protagonistes de la pièce qu'ils

n'ont aucune psychologie de personnages à jouer, qu'ils n'ont plus qu'à être. L'interprétation que font les acteurs de ces personnages à la fois monstrueux, beaux et comme dépassés par eux-mêmes semble être de l'ordre d'une nécessité capitale lorsqu'ils s'y plongent avec tant de talent et de détermination. Assurément il y a derrière cette claquette une direction d'acteur qui semble accorder une immense confiance à ceux qui chaque soir prennent en charge le texte de Tony Kushner. Aurélien Van Den Daele leur en demande beaucoup, pour le plus grand plaisir des spectateurs qui ne voient pas tous les soirs un jeu de cette ampleur. Certains endossent plusieurs rôles, comme c'est le cas de la comédienne caméléon Julie Le Lagadec qui jongle avec ses cinq personnages et offre des scènes truculentes en Rabbim ou en Plus vieux bolchevique du monde. La pièce surprend par la façon qu'elle a de donner à chaque personnage une couleur si singulière. La précision et l'attention portées sur eux par l'auteur puis par la metteuse en scène en font des figures quasi majestueuses et hypnotiques. Les registres se chevauchent (historique, intime, satirique, bouffon...) qui procurent au public une multitude d'émotions, lesquelles se contredisent parfois et finalement nous touchent avec brio. Les facettes humaines dépeintes, nous voudrions encore plus intensément pouvoir les décortiquer et saisir en elles cette chose que l'on ne comprend pas, un mystère autour duquel tout semble tourner. Roy Cohn, jusque devant la maladie qui le ronge est un personnage odieux, abjecte, en un mot une pourriture (avocat ayant réellement existé, connu pour avoir plaidé en faveur de l'exécution en 1953 des époux Rosenberg accusés d'espionnage pour le compte de l'URSS) ; pourtant il porte en lui avec sa solitude quelque chose d'une mélancolie. Il est celui qui entre tous connaît le plus intimement le fonctionnement de l'état et de la justice en Amérique pour y avoir exercé son impitoyable talent d'avocat, mais il est aussi celui qui répète tout au long de la pièce cette phrase teignant d'une sombre lucidité sur son pays : « y'a qu'en Amérique ». Pourtant il ne remet jamais véritablement en cause l'Amérique, car c'est en elle qu'il a gravi les échelons et acquis un pouvoir immense. Alors même quand cette Amérique-là le rejette – elle n'est pas douce avec les infirmes, reconnaît-il sur son lit de mort -, il continue d'être fasciné par elle.

Autre personnage significatif et représentatif de ce que l'on nomme les minorités, Belize, infirmier noir et homosexuel tient une place qui sans être plus importante que les autres est porteuse de réflexion et d'optimisme. Fidèle ami de Prior, il est celui qui l'accompagne dans son combat contre le sida (vain et désespéré dans les années quatre-vingt) avec humour et joie de vivre. Conscient de sa condition d'homme noir et homosexuel au cœur d'une Amérique puritaine et conservatrice, il n'est jamais dupe tout en ne s'accordant jamais la faiblesse de courber l'échine. Avec son franc-parler et sa dignité, il est une sorte de référent pour ceux qu'il côtoie et n'hésite pas à les mettre face à leurs contradictions. Il met en garde Louis devant la lâcheté dont il fait preuve lorsqu'il s'éloigne de Prior au moment le plus dur, ou bien si celui-ci lui explique à lui qu'il n'existe pas de problème racial aux États-Unis il répond par « tu entends ce que tu dis ? ». Il est celui qui met les autres face à leurs

propres paroles, celui qui garde le cap et porte en lui la force du sage.

Scénographie efficace et dramaturgie dynamique, rythmées par des néons Season 1, Season 2, clin d'œil malin à l'esprit série de notre temps, folle énergie, folle fantaisie, folles réparties et humour animal, humour noir porté par le corps des acteurs, la mise en scène d'Aurélien Van Den Daele impressionne. À la fantaisie de l'écriture, la mise en scène répond par la mise en œuvre d'une véritable symphonie, animée en premier lieu par une maîtrise de la multiplicité des espaces où évoluent les personnages (hôpital, foyer, univers mental, bureau, tribunal...). La création sonore et musicale joue aussi un rôle très important qui soutient en permanence l'atmosphère changeante et instable qui est celle d'*Angels in America*. Il est une scène particulièrement représentative de la convocation simultanée de la virtuosité du texte, du jeu d'acteur, du son et de la lumière lorsque les deux principaux couples se disputent violemment en même temps, dans un entremêlement fascinant de leurs paroles et des situations qu'ils vivent. L'intensité va crescendo jusqu'à atteindre son paroxysme insupportable et flamboyant à la fois, au bout duquel tout s'éteint brutalement dans un seul et même souffle du public.

Enfin, la présence du fantastique intervient à plusieurs niveaux et teinte l'ensemble du spectacle d'une possible fuite du réel entrepris par la fable et ses personnages. Il en va ainsi des hallucinations de Harper, de Prior visité par un ange qui le nomme Prophète de son temps et du fantôme d'Ethel Rosenberg qui hante son bourreau Roy Cohn aux dernières heures de son existence. Ce décalage entre une peinture éclairée de l'Amérique des années quatre-vingt et une aspiration au fantastique nous est apparu comme le moyen poétique de nous raconter un monde daté et contextualisé, connu et étranger tout à la fois.

Si nous devons choisir un mot représentatif de ce spectacle, ce serait « clairvoyance ». Clairvoyance de Tony Kushner qui avec cette pièce saisit et traduit l'essence d'une époque propulsée sous sa plume au rang d'épopée. Il est capable en 1992 de porter un regard si précis, bienveillant et critique sur des années quatre-vingt à peine écoulées, et d'en faire une synthèse magistrale. Et clairvoyance d'Aurélien Van Den Daele et de son équipe qui livrent là une lecture pénétrante de l'œuvre et convoquent à partir d'elle tous les éléments scéniques à leur disposition pour nous transporter dans ce qui ressemble à un enchantement.

Nous avons découvert le travail du Deug Doen Group l'année dernière avec *Peggy Pickit voit la face de Dieu* (spectacle primé en juin lors de notre cérémonie), qui nous avait conquis. Autant dire que face à *Angels in America* nous ne sommes pas déçus du voyage. Assurément il y a là une grande metteuse en scène avec laquelle le théâtre devra compter. Nous saluons au passage le Théâtre de l'Aquarium pour avoir fait le pari de la nommer artiste associée.

« Angels in America » : l'Occident, ses rêves et ses contradictions

New-York, 1985. Tandis que le président Reagan chante les vertus du libéralisme et du retour à la morale, se croisent en coulisses les destins de Prior et Louis, qui s'aiment mais que la maladie sépare. Entre visions et hallucinations, anges ailés et ours polaires, d'un portrait insolent de notre Occident en pleine mutation.

Il est toujours difficile de passer, après vingt années de succès sur les planches, le prix Pulitzer, après une adaptation pour la télévision, après Meryl Streep et Al Pacino. Aurélie Van Del Daele, metteuse en scène associée au Théâtre de l'Aquarium à Vincennes, s'est attaqué à une montagne sacrée : *Angels in America* de Tony Kushner, dans une version écourtée de 4h30, traduit par Gérard Wajcman et Jacqueline Lichtenstein. Drôle de choix pour cette française de moins de 30 ans, que se plonger dans une fresque sur l'univers gay masculin new-yorkais des années 1980. Peut-être est-ce parce que la pièce, bien qu'elle ait la saveur colorée de l'amour et de l'humour arc-en-ciel, a pour véritable objet la critique de l'Amérique et de ses idéaux en trompe l'oeil, questionne le progrès des sociétés et le multiculturalisme en couloirs.

1985-2015. Même si depuis les années 80, le virus du Sida s'est largement propagé en dehors du cercle homosexuel, *Angels in America* - sous-titré *A gay fantasia on National themes* dans le texte original - soulève des enjeux toujours transposables aujourd'hui, à travers la quinzaine de personnages s'affrontant sur scène, en opposition constante : le républicain et le communiste, le mormon et le cuir-moustache, la femme qui rêve d'un enfant et l'homme qui va mourir, le Juif et le Noir, le petit copain lâche et l'ami solidaire, le fort et le faible. Chacun est le miroir de l'autre, la part de souffrance qu'il génère, l'enfer qui va avec le paradis. Dans cette optique, Aurélie Van Del Daele traite le texte de Tony Kushner avec un parti pris contemporain se traduisant dans la scénographie, les costumes, les sons et lumières pop, le phrasé des personnages. « Cette histoire-là, celle des années 80, nous semble proche et lointaine à la fois », raconte-elle. « En réalité il ne s'agit pas de théâtre d'aujourd'hui, mais du théâtre pour aujourd'hui fait avec hier. C'est en partant de cet ancrage historique que nous pouvons nous raconter. C'est parce que nous sommes issus de cette histoire-là que nous souhaitons l'éclairer. »

Imaginaire. Le récit, originellement découpé en saynètes, est encadré sur scène comme un show de défilé, les personnages entrant et sortant d'un rideaux à franges, surmonté d'un panneau lumineux, faisant office de surtitre. Mais c'est dans la mise en espace qu'Aurélie Van Del Daele assume le plus ses choix : « Nous avons choisi de faire confiance à l'illusion théâtrale et de transposer cette épopée aux lieux multiples dans un espace unique, une boîte à outils, un lieu des possibles qui évoque mais ne situe pas. (...) En aucun cas les scènes n'illustreront les intentions des surtitres et ce sera donc au spectateur de faire appel à son imaginaire pour se projeter. » Ainsi, quelques rares éléments de décor -un distributeur de boisson, une armoire et une rangée de banc en plastique- deviendront tour à tour un salon, un bureau, la banquise de Antarctique ou le lieu d'une révélation divine, en fonction des besoins de la fresque. « Notre espace ne pose pas les situations, ce sont les acteurs qui créent les cellules dans lesquels ils évoluent », acquiesce Aurélie Van Del Daele. « Ce principe est en réalité une mise en abyme du propos de la pièce : Tony Kushner y oppose les Anges aux humains : les premiers sont décrits comme bureaucrates du ciel, incroyablement puissants mais sans imaginaire, les seconds sont ceux qui ont la capacité d'imaginer ».



Théâtre-Actu

Le site de l'Actualité Théâtrale

« Angels in America » de Tony Kushner, mise en scène d'Aurélie Van Den Daele au Théâtre de l'Aquarium

« Fin et actualité d'une époque »

Interroger la place contemporaine du corps malade, l'intégration du sida dans nos mœurs quotidiennes font partie de ces questions qui poussent Aurélie Van Den Daele à convoquer sur la scène de l'Aquarium les Anges de Tony Kushner. La pièce fleuve, « Angels in America » est une œuvre centrale de la littérature militante gay américaine, parlant pour la première fois de façon libre et affranchie du sida et de la communauté homosexuelle des années 80. C'est un voyage dans le temps entraînant et mystique à l'approche d'un nouveau millénaire et de l'apocalypse d'une société américaine, qui peine toutefois dans sa réalisation à trouver ses échos contemporains.

New-York, 1985. Au sein de la politique libérale et conservatrice des années Reagan et Bush, vont se croiser plusieurs destins dans un pays peu à peu contaminé par le sida. Fresque d'une Amérique à l'agonie que tentera de sauver Prior, prophète séropositif nommé par la voix mystique d'un ange apocalyptique. « Angels in America » est bien plus qu'une pièce communautaire, révélant les problématiques publiques et privées aux fondations de nos sociétés modernes : avènement du libéralisme, catégorisations sexuelles et des minorités, la culpabilité, la faute, le pardon, l'amour...

Les portraits alternent entre réalistes et hallucinations, délires oniriques s'installant sur la banquise de l'Antarctique ou encore dans des no-mans-land où se côtoient les vivants et les morts. La mise en scène d'Aurélie Van Den Daele use de propositions esthétiques fortes fusionnant des mondes aux frontières poreuses, dans une dynamique sans failles, un chemin tracé et incessant vers la fin d'une époque. L'ensemble des comédiens offre une performance dynamique, jeune et entraînante avec une mention toute particulière pour Julie Le Lagadec dont la découverte vaudrait le détour.

Pierre-Alexandre Culo

le 13 novembre 2015



Angels in America au Théâtre de l'Aquarium

**Metteur en scène associée au Théâtre de l'Aquarium,
Aurélié Van Den Daele crée « Angels in America »
du dramaturge américain Tony Kushner.**

New York, 1985 : en pleines années Reagan, la société américaine découvre le Sida. Une « fantaisie gay sur des thèmes nationaux ».

« La pièce ne raconte pas les années 1980, fait observer Aurélié Van Den Daele à propos d'« Angels in America » (créée à San Francisco en 1991, l'œuvre qui valut la célébrité à Tony Kushner fut adaptée pour la télévision en 2003), elle les transfigure en une légende de notre monde à nous. Elle questionne les fondamentaux de la société moderne : le mythe de l'individu, l'avènement du libéralisme, la catégorisation sociale et sexuelle qui conditionne aujourd'hui encore nos sociétés, mais aussi l'Amérique comme symbole de puissance irradiant sur nos mondes occidentaux. »

Spectacle en deux parties (à voir séparément ou en intégrale), la création de la metteure en scène associée à l'Aquarium veut faire, à partir d'une matière d'hier, du théâtre pour aujourd'hui. Quelle identité devons-nous ou pouvons-nous nous forger ? Comment nous constituer en tant qu'individu, mais aussi en tant qu'individualité au sein d'un groupe ?

En présentant cette pièce « inclassable, impure, ambivalente », dans laquelle évolue toutes sortes de personnages (mormons, homosexuels, noirs, malades du sida, reaganiens...), Aurélié Van Den Daele cherche à mettre en question notre monde, nos existences. Et à prendre à rebrousse-poil « l'océan de conformisme » dans lequel baigne notre début de XXIème siècle.

Manuel Piolat-Soleymat

le 23 novembre 2015



Angels in America

De la nécessité d'entendre l'histoire d'hier pour comprendre celle d'aujourd'hui : New York 1985, le président Reagan chante les vertus du libéralisme et le retour à la morale... pendant qu'en coulisse se joue quantité d'histoires d'hommes et de femmes US des années 80 !

La pièce « Angels in America », de Tony Kushner à découvrir à partir d'aujourd'hui au Théâtre de l'Aquarium, questionne les fondamentaux de la société moderne : le mythe de l'individu, la catégorie sociale, sexuelle, mais aussi l'Amérique comme symbole de puissance !

Une pièce à voir dans cet océan de conformisme actuel, une pièce de 4h30 qui prend le temps d'exposer, d'expliquer, entre le bien et le mal, entre conservatisme et progressisme !

Jane Villenet
le 11 novembre 2015



Envie de théâtre au présent ?

« Angels in America ». De Tony Kushner.
Mise en scène Aurélie Van Den Daele.

Vision d'Amérique folle et désespérée
Où se débattent quelques esprits éthérés.
Un cocktail explosif à base de sida
Et de dédoublement de personnalité,
Avec un zeste d'ambiguïté à dada
Sur des pulsions qui détruisent l'identité.

Dans un contexte de politique rompue
A l'art de se jouer des états corrompus,
Les hallucinations percent un monde givré
Où cognent toutes sortes d'idées enivrées.
Impressionnante danse de vie et de mort,
Pour se découvrir, réagir, changer de bord.

Les grands principes de l'existence abordés,
Ces gens, rendus marginaux, vont se saborder.
Ne sachant pas prendre le train au bon moment,
Ils travestissent leurs étranges sentiments.
Mettant leur âme à nu, s'exposent leurs tourments
Viscéralement viciés juridiquement.

Quand « L'Aquarium » fête son anniversaire,
Le cinquantième, il refuse ce qui sert
A l'appauvrissement intellectuel,
Poursuit sa programmation avec la réelle
Intention de ne pas se laisser submerger
Par les faux-semblants dont on veut le gorgier.

Malgré les coupes franches dans ce riche texte,
Des longueurs persistent encore et sont un prétexte
A exposer une litanie d'injustices
Qui plongent les êtres dans d'étroits orifices ;
Tortueux couloirs dont on ressort avec peine
Dans un mélange tissé d'amour et de haine.

Une mise en scène qui jongle avec des boules ...
De bowling, de ping-pong, de baudruche, qui croulent
Sous une avalanche de neige qui déroule
Son tapis de crasse humaine qui se défoule,
Emportant sur son passage une vie maboule ;
En interprétation crédible elle s'écoule.

Une belle peinture dont le vernis craque
Entre tableaux qui défilent et prises de crack.
Les murs se fissurent, laissant planer les anges,
Loin, au-dessus des nuages inondant la fange,
Et que seul le miracle théâtral dérange.
Mais, par-dessus tout, c'est la vie qui les démange !

Béatrice Chaland

le 22 novembre 2015



Angels in America : la critique

Présenté au théâtre de l'Aquarium jusqu'au 06 décembre prochain, le texte détonnant de Tony Kushner « Angels in America », mis en scène par Aurélie Van Den Daele chamboule les coeurs, prend aux trippes et marque les esprits.

Il faut bien se l'avouer, lorsque l'on a vu inscrit le chiffre « 4h30 » dans la catégorie durée du spectacle, notre sang ne fait qu'un tour. On s'est dit : « bien que le brief est alléchant espérons que ce ne soit pas trop long, ni ennuyeux ». Il n'en était rien. Écrit dans les années 80 par Tony Kushner « Angel in America » est une œuvre à retardement. De celle qui explose au visage du public. La violence du propos, les sujets abordés et la singularité des personnages font d'« Angel in America », une pièce rare et qu'il est bon de voir et revoir, tant la teneur du message est encore - malheureusement - d'actualité.

L'intrigue se déroule aux États-Unis, courant années 80. Alors que le virus du Sida vient d'être découvert et fait des ravages notamment au sein de la communauté homosexuelle, un homme, Ronald Reagan, oppose à la liberté ambiante, son désir de restaurer l'ordre moral et les valeurs familiales. Si la « révolution Reagan » est en marche, d'autres luttent pour survivre au quotidien. C'est le cas de Prior condamné par le virus et son petit ami Louis qui ne sait pas comment réagir face à la nouvelle. Harper, agoraphobe et toxicomane qui s'oublie dans le valium pour fuir ses problèmes notamment lié à son mari, Joseph, mormon et homosexuel refoulé. Enfin, Roy Cohn, un

avocat peu fréquentable et sans scrupule, lui aussi atteint de la maladie et Belize, un ancien travesti afro-américain, victime de racisme ordinaire.

La scénographie est inventive. Les différents espaces de la pièce sont délicatement suggérés à l'aide de quelques objets du quotidien, facilement reconnaissables et identifiables comme un banc ou un distributeur automatique. Ce qui permet de deviner et dessiner soi-même, d'instinct, les divers lieux où se croisent les protagonistes. Que ce soit de l'ordre du réel ou de l'irréel (les hallucinations de Harper), situer à tout moment les protagonistes devient un jeu d'enfant. Une aide précieuse pour le spectateur qui a déjà beaucoup à faire avec les différentes intrigues qui se jouent. Quant à l'aspect cinématographique et le découpage de la pièce en épisodes de série télévisé, il relève là d'une idée judicieuse qui laisse les respirations là où il faut et situe avec précision la durée du drame qui se joue dans le temps. Notons également que les génériques constitués comme des photographies, des images inanimées sont de très grande beauté.

Morgane Mallet
le 19 novembre 2015

L'humanité sur scène : Angels in America d'Aurélié Van Den Daele

Le 13 novembre 2015. Ils ont joué. Jusqu'au bout ils ont joué. Jusqu'à minuit et demi, ils ont joué. Ils savaient et ils ont joué. J'ai applaudi, debout. Bouleversée par la force de la pièce, par la puissance de la mise en scène, par la portée du texte. Et puis ils nous ont dit. Les fusillades. Les morts. On s'est rassis, blêmes, sous le choc. Nos corps se sont mis à trembler malgré nous. Les larmes sont montées. On s'est pris dans les bras, on s'est serré, on s'est embrassé, on s'est raccompagné les uns chez les autres, avec le bruit des sirènes en fond sonore, on s'est senti petit, fragile, tellement fragile... Cette violence-là, atroce, balayait en une seconde le souffle qui nous avait portés pendant la pièce. Et on a pleuré. On n'a pas dormi. On a parlé. On s'est retrouvé. On a ri, un peu. On est sorti dans la rue. Dans les rues désertées. On a regardé les bus vides, les cafés fermés. On s'est étonné de voir un type seul, en terrasse. On a erré dans la nuit. Somnambules. On ne voulait pas rentrer chez soi. On l'a fait quand même. On a dormi, un peu plus.

Et puis j'ai repensé à la pièce. A cette pièce-là. Que j'ai admirée pendant quatre heures trente avant de savoir. Quatre heures trente pendant lesquelles, à chaque seconde, je me sentais grandie. Quatre heures trente pendant lesquelles, à chaque seconde, j'ai été saisie par la beauté des mots, par la présence des acteurs, par la profondeur du texte de Tony Kushner. Un texte qui parle de tout. Qui bouleverse tout sur son passage. Qui, dans un immense pêle-mêle où tout se tient, évoque l'horreur de la maladie, la fragilité de l'amour, la destruction du pouvoir, la haine de l'homosexualité, le racisme absolu, la tristesse de l'enfermement psychique. Sans que jamais l'on ne sombre dans le désespoir, même si parfois, on le touche du doigt.

Et c'est là la force de la mise en scène d'Aurélié Van Den Daele. Jamais cette pièce n'est désespérante. Parce qu'elle s'incarne remarquablement bien sur scène. Parce que la direction d'acteur est parfaite (Antoine Caubet arrache tout dans son rôle effrayant d'avocat tout-puissant, Roy, qui ne peut rien contre la mort). Parce que l'enchaînement entre les scènes est impeccable. Parce que la scénographie est incroyablement bien construite.

Très simple en apparence. Plusieurs espaces se dessinent. Une machine à café dans un coin. Des chaises de salle d'attente dans un autre. Une pièce vitrée qui évoque l'enfermement au fond à droite. Un rideau argenté de cabaret au fond à gauche. Des lettres lumineuses qui viennent soutenir le texte sans jamais basculer dans la facilité. THIS IS NOT AMERICA, lit-on souvent.

Les scènes s'y croisent, s'y entremêlent. Les espaces sont perméables. Le songe, les hallucinations viennent y rejoindre le réalisme le plus cru. Aux scènes d'hôpital, où l'on évoque la déchéance du corps, de la matière, les lésions provoquées par le SIDA, les troubles gastriques, le vomis, la chair qui se décompose, succèdent de purs moments de grâce. Comme lorsque la jeune Harper, shoutée aux médicaments, croit circuler au milieu de l'Antarctique et que l'on voit tomber des cintres des centaines de balles de ping-pong dans une lumière rasante... Émerveillé, on voudrait que cette scène, d'une beauté absolue, ne s'arrête jamais, tandis que le léger bruit des balles qui doucement rebondissent nous fait entendre, on ne sait pourquoi, le silence de la neige.

Tous les personnages sont bouleversants. Prior, qui va mourir du SIDA, et qui pleure à la fois son corps meurtri et le départ de celui qu'il aimait vraiment, Louis – de celui qui ne sait pas l'aimer avec sa maladie. Joe, républicain convaincu, mormon de surcroît, qui ne s'avoue pas son homosexualité et se châtie lui-même en épousant Harper, si fragile, dont il espère pouvoir prendre soin – puisqu'il ne sait pas s'aimer lui-même. Belize, l'infirmier homosexuel, l'humanité incarnée, cet être qui continue à rire devant l'horreur, qui tient tête au racisme le plus répugnant – juste par la force de sa légèreté, de sa liberté, de sa tendre ironie qui vaut toute la philosophie du monde... Tous ces personnages, ils sont nous. Le SIDA, la maladie, la mort, exacerbent leurs sentiments et donnent une urgence éperdue à leurs mots. Mais leurs mots, ce sont les nôtres. La même inquiétude. Le même besoin d'aimer, de vivre. La même humanité.

Aurélié Van Den Daele a réussi ce pari : présenter l'humanité même sous les yeux du spectateur, l'humanité dans toute sa splendeur et sa déchéance, sa bonté et sa violence. Mieux que Warlikovski ne l'avait fait il y a quelques années, elle nous fait aimer les personnages, entendre leurs mots, nous interroger sur nous-mêmes et sur la complexité de l'être humain au moment même où tant de questions nous assaillent. Elle nous offre, très certainement, un des meilleurs spectacles de la saison. Un spectacle que les fusillades, les morts et la tristesse insondable ne nous feront pas oublier.



Interview d'Aurélie Van Den Daele par Philippe Benichou et Guillermo Crosetto

Aurélie Van Den Daele met en scène *Angels in America* de Tony Kushner au théâtre de l'Aquarium du 11 novembre au 6 décembre. L'Envers de Paris vous donne rendez-vous le 28 novembre pour un débat avec elle et Gérard Wajcman à l'issue de la représentation.

Philippe Benichou : Pourriez-vous nous présenter votre parcours avant de parler de la pièce ?

Aurélie Van Den Daele : Je suis metteur en scène et artiste associé au théâtre de l'Aquarium. J'ai débuté comme comédienne mais s'est imposée à moi cette envie de mettre en scène, à partir du plaisir de regarder les autres jouer. J'ai suivi un cycle de perfectionnement à la mise en scène au Conservatoire national supérieur de Paris et je m'y consacre maintenant totalement. Je m'intéresse exclusivement à l'écriture contemporaine, aux auteurs qui réfléchissent aux liens entre la grande histoire et l'histoire intime. J'ai monté *Luka Lila* de Suzie Bastien sur le thème de l'immigration, *Top Girls* de Caryl Churchill, sur la place des femmes dans la société anglaise de Margaret Thatcher. L'année dernière j'ai également monté un diptyque sur les liens entre théâtre et cinéma, à partir de deux œuvres de Bergman et Roland Schimmelpfennig, et qui portait déjà sur un des thèmes d'*Angels in America*, à savoir la maladie d'un proche. Je fais aussi un travail de transmission à des enfants et des adultes.

PB : Comment avez-vous rencontré *Angels in America* ?

AVDD : Très jeune j'ai été fascinée par des auteurs comme Hervé Guibert et les auteurs américains gay. J'ai découvert la pièce lors de mes études au Conservatoire et c'était un grand rêve de la monter. C'est un énorme défi théâtral du fait de la multiplicité des registres présents dans la pièce qu'avaient analysé les articles de François Regnault et Gérard Wajcman parus à l'occasion de la mise en scène de la pièce par Brigitte Jaques. Quand j'ai annoncé ce projet, on m'a renvoyé l'idée d'une pièce datée, écrite en 1987, à une époque d'une grande méconnaissance du SIDA. On ne dit pas ça de Shakespeare ! Or le monde de Reagan est celui du libéralisme triomphant qui est notre monde aujourd'hui. La pièce parle également de l'homosexualité qui a été au centre du débat sur le mariage pour tous et elle est extrêmement novatrice sur ce thème. La spiritualité et la religion sont également présentes, avec le couple mormon, cette mère qui veut sauver son fils des démons de l'homosexualité, le discours du rabbin, éléments qui sont en résonance avec notre monde. Cette pièce est une épopée à dimension mythique et elle n'a pas du tout vieilli. Nous voulons faire entendre cette histoire d'hier pour éclairer aujourd'hui.

PB : Aujourd'hui il y a bien ces deux tendances, l'appel au Père, présent dans la religion, et la jouissance qui est une question propre à chaque sujet et à laquelle la tradition, la référence à l'idéal ne sont plus une réponse.

AVDD : Oui, c'est aussi une pièce sur l'identité, comment les personnages sont emprisonnés dans des modèles. C'est une critique de l'Amérique, je pense à la parole de Belize « Vient voir mon Amérique à moi, chambre 1013, je vis dedans mais je ne suis pas obligé de l'aimer ». Cela répond à la question de savoir qui on est. Les personnages se trouvent peu à peu et répondent à l'impératif contemporain d'être soi, mais c'est pour eux un chemin de croix. Et cela dans toutes les classes puisque les personnages appartiennent à des mondes différents, celui de l'*upper*

class, de la moyenne bourgeoisie bobo, de l'underground, des religieux, de la grande pauvreté. C'est une peinture de la société américaine mais de la nôtre également. L'imaginaire est aussi très structurant dans la pièce, dans notre monde d'images. Il y a une tension entre l'image de masse et l'imaginaire. Nous travaillons avec des outils vidéo pour confronter ces deux types d'images.

PB : C'est important pour nous analystes que cette dimension où l'image abrase l'imaginaire. On peut penser à la captation des adolescents par l'image, par les écrans, qui fonctionne comme une limitation de la machine à rêver, de l'élaboration d'un fantasme singulier.

AVDD : La pièce inclut les déformations de la réalité qui sont un enjeu passionnant pour un metteur en scène.

Guillermo Crosetto : Cette pièce a été adaptée pour l'opéra, pour la télévision en série par Mike Nichols avec Al Pacino, comment cela jouet-il sur votre travail ?

AVDD : La représentation du surnaturel est délicate au théâtre. Tony Kushner en parle avec humour, notamment quand il s'agit de faire voler l'ange ! La série est proche des didascalies et l'auteur a participé à sa réalisation. Nous nous en sommes cependant émancipés. Il y a soixante-douze scènes dans la pièce, et chaque fois dans un lieu différent. Nous avons travaillé sur un espace unique qui ouvre l'imaginaire, en suivant le concept de Michel Foucault d'espace hétéro-topique, de non-lieu. Nous sommes très loin du réalisme de la série et c'était un de mes souhaits de ne pas l'être. J'aime travailler avec la notion de spectateur actif, en ne donnant pas tout et en suscitant l'attention.

GC : Le thème du couple est très présent, on fait couple même dans les hallucinations, puisque deux personnages se rencontrent dans le rêve de l'un, dans l'hallucination de l'autre.

AVDD : Tout l'enjeu du travail, c'est d'arriver sur le plateau à créer un territoire commun pour le spectateur qui permet cette rencontre improbable entre ces deux êtres. Il faut être précis pour qu'on accepte cet impossible rencontre que Kushner met en scène. La pièce est un défi à la mise en scène ! Et le thème du couple est central. La pièce commence sur deux crises de couple, celle du couple mormon avec l'homme qui découvre son homosexualité, celle du couple homosexuel avec l'annonce de la maladie par Prior et le fait que Louis le quitte. C'est extrêmement intéressant car les quatre vont se rencontrer dans une scène virtuose, c'est une sorte de croisée des destins.

GC : La pièce a cette dimension à la fois tragique et en même temps il y a la présence de *punch line*, de mots d'esprit dans le dire.

AVDD : Oui. Cela caractérise bien la pièce. Une pièce à la fois politique et intime, à la fois drôle et tragique.

La Terrasse

Angels in America

Aurélie Van Den Daele, artiste associée au Théâtre de l'Aquarium, nous entraîne dans la saga de Tony Kushner, *Angels in America* : une traversée des années 80 où le sida surgit au cœur de l'Amérique reaganienne, entre libéralisme déchaîné et retour de la morale. Prélude des mutations de l'Occident qui s'épanouissent aujourd'hui ?

La pièce de Tony Kushner est ancrée dans le contexte des années 80. Pourquoi vous y intéressez maintenant ?

Aurélie Van Den Daele : Ce choix s'inscrit dans une réflexion que je mène sur l'histoire contemporaine et plus particulièrement sur la représentation théâtrale de la décennie 80. Cette période, qui constitue les années de jeunesse de la génération de ceux qui arrivent aux responsabilités aujourd'hui et donc contribuent à façonner nos existences, nos visions, est peu abordée au théâtre, qui oscille entre les classiques et les textes contemporains. Il me semble essentiel, pour comprendre notre temps, de le mettre en perspective, d'interroger d'où nous venons pour savoir où nous allons. C'est dans les années 80 que se forment les modèles de pensée et d'économie libérale qui dominent de nos jours...

« Une vaste fresque de la société, de ses tensions internes, de ses hypocrisies. »

Cette épopée brasse des thèmes multiples. Comment l'abordez-vous ?

A. V. D. D. : Nous suivons les destins entrecroisés des personnages, comme dans une saga : Prior et Louis, unis par l'amour mais séparés par la maladie ; Joe et Harper, autre couple à la dérive, lui hésitant sur sa sexualité, elle s'oubliant dans le Valium ; Belize, infirmier stigmatisé parce que noir et homosexuel ; Roy, avocat d'affaires englué dans un scandale financier... À travers ces histoires personnelles se dessine une vaste fresque de la société, de ses tensions internes, de ses hypocrisies. Peu à peu apparaissent les déchirements au cœur des êtres entre leurs désirs et les préceptes inculqués, entre le discours ou le comportement public et la sphère intime, secrète.

Quels sont les enjeux scéniques que pose une telle fresque ?

A. V. D. D. : Le séquençage de la pièce, découpée en 72 scènes qui se déroulent dans de multiples lieux, est le premier défi ! Le dispositif scénique allie un espace ouvert, qui évoque ces lieux publics de passage, underground, et une boîte en plexiglas, cocon qui offre une écoute plus intime. La scénographie permet de mettre en jeu les effets de miroirs entre les parcours des personnages et la simultanéité des séquences. Tony Kushner marie aussi une grande variété de registres, de la comédie à la tragédie, ce qui exige une grande virtuosité pour les acteurs. Ils doivent cheminer avec précision entre différents sentiments, passer parfois « cut » de l'un à l'autre. C'est une recherche passionnante !